

Des jeunes d'un CER sur les planches

Faire du théâtre avec les jeunes d'un centre éducatif renforcé, c'est ce qu'a proposé le metteur en scène Gérard Gallego à l'équipe du CER de Viarmes dans le Val d'Oise.

Le vendredi 7 avril 2006, le public se bouscule à l'entrée de l'Espace Daniel Sorano à Vincennes pour assister à la représentation de « *Instantanés 5, déplacer les bornes* », fruit de deux mois et demi de stage au CER. « *Il y a beaucoup de jeunes qui n'y vont jamais* », souligne satisfait Gérard Gallego, pour qui la démocratisation de la culture est un combat depuis plus de dix ans. Le spectacle commence dans le noir. Une voix enregistrée, celle d'un jeune du CER, nous emmène loin d'ici en Mauritanie, dans les champs en famille, où le travail des gamins pendant que les grands récoltent, c'est d'effrayer les oiseaux avec des bruits de pétards, neufs premières années idylliques et... nous revoici à la cité de Cachan « *avec les grandes tours, les voitures et les grands-mères qui te cassent les couilles quand t'es dans le hall...* » La

lumière monte sur le plateau et laisse apparaître un couple, ils jouent le texte que l'on vient d'entendre, elle parle, lui en retrait écoute. Bruissements dans le public. Ce sont les fragments de leur histoire mis en perspective par le jeu sur scène et par un écran où défilent les dates auxquelles des mots propres à la banlieue sont entrés dans le dictionnaire. Des souvenirs marquants — à défaut d'être heureux — sur la première clope, la visite à Paris, la difficulté de nager, le retour au bled, l'école buissonnière, la vie en Afrique puis à la cité... Légers et drôles, ces récits révèlent pourtant sans ambiguïté la réalité de ces mineurs sous main de justice.

L'ours sans histoire

Plus souvent qu'à leur tour ces jeunes ont dépassé les bornes. Multirécidivistes, ils se retrouvent en CER comme

alternative à l'incarcération. Curieusement, leurs témoignages parlent plus d'immobilisme que d'hyperactivité difficile à canaliser. « *Moi par exemple, quand je suis à Cachan, je ne sors presque jamais de ma cité parce que déjà, il faut prendre les transports, il faut payer, quand tu payes pas tu te fais gauler, tu reviens avec des amendes chez toi et sinon pour aller où ?* ». Certains ressentent comme une brutalité l'obligation de s'intégrer rapidement : « *Je me retrouve à l'école, je parle pas un mot de français, j'arrive, il faudrait que je m'intègre vite fait... vite fait bien fait* ». D'autres vivent mal le décalage avec leur culture d'origine : « *J'ai fait de l'arabe en primaire, mais ça m'a pas trop servi [...] c'était pas de l'arabe comme chez mes parents... c'était de l'arabe littéraire...* ». Face à ce hiatus se développe un conflit de loyauté. L'enfant hésite à renier sa famille, esquisse la culture à intégrer, fait l'école buissonnière. « *Y a quelque chose qui me retenait, qui me disait non, vas-y pas!* » rendant problématiques les apprentissages. « *Je sais pas beaucoup nager, j'ai du mal [...] Y a un collègue par exemple, il reste au milieu comme ça, il nage comme ça, pour rester en place et tout, pour qu'il parle avec moi, et lui il reste et moi je coule, parce que j'arrive pas, [...] donc, je suis obligé de nager nager nager, et attraper un bord [...] pour m'accrocher. De là je peux parler à la personne* » ou se développent certaines phobies « *Le bateau, ja-*

Le CER de Viarmes dans le Val d'Oise est géré par l'association Faire. Initialement basé sur une péniche avec un projet d'itinérance, le lieu de vie est implanté depuis 2003 dans une maison. Les jeunes sont placés par les juges dans le cadre des ordonnances de 45, pour des sessions de deux mois et demi. Ces placements représentent une alternative à l'incarcération. La structure centre son action éducative sur la construction d'un projet professionnel tourné vers l'avenir : stages en entreprise, découverte de métiers avec la mission locale, chantiers, actions nature citoyennes. Les liens avec les familles sont maintenus, les tâches de la vie quotidienne sont prises en charge par le groupe.

CER FAIRE - Sylvie Croisan - 7, rue Croire - 95270 Viarmes.
Tel. 01 30 35 48 91 - mail : faire75@wanadoo.fr

mais je pourrai monter dans un bateau [...] Je sais pas, je m'imagine le truc y se casse. Tu te noies au milieu de la mer t'es foutu. [...] J'ai rraf qui m'arrive un naufrage ou un truc comme ça. » Éloquente métaphore. L'armature ne porte plus, l'engloutissement menace. Et dans ce naufrage vécu, puisque le placement en CER en est l'ultime repêchage, quelque chose surgit de leurs mots comme une possible planche de salut : « Naus on est parti visiter moi je connaissais pas Paris [...] À chaque fois Jelali s'arrêtait, nous disait « Ben ça c'est l'obélisque ça veut dire ça... tatati tatata... ça a une histoire. Tu vas à Dijon, il y a des monuments c'est là parce que c'est là... y a même pas d'histoire. Y a un ours, y a un putain d'ours, il fait 6 mètres il a pas d'histoire cet ours, il disent pas qu'il est mort en Inde ou je sais pas quoi. Il est là parce qu'il est là. » Les mots mettent les objets et les sujets en histoire. Si l'obélisque de Paris semble marcher et venir de loin, c'est grâce aux mots donnés par Jelali, l'accompagnateur. Alors que le pauvre ours de Dijon restera planté là dans l'inutilité de sa présence tant qu'il n'aura pas reçu d'histoire. Oui, les mots embarquent et invitent à établir une toute autre relation au monde et à soi. Une relation de voyageur, d'être mobile justement, capable de déplacer les bornes. C'est le sens du travail de Gérard Gallego. À travers les *Instantanés*, il fait parler les jeunes sur leur histoire. Le texte est ensuite passé à la machine théâtre et résonne autrement, acquiert des sens nouveaux. Pro-

voquant un ébranlement de l'entendement où le rapport initial est bousculé. « Je les invite à l'utilisation du langage sur le mode créatif, une fois utilisé ils peuvent s'en resservir. » Le récit de leur expérience devient matière à jeu. C'est une entreprise narcissique éminemment valorisante pour qui s'y prête car elle désigne le langage comme territoire d'aventures insoupçonnées et jouissantes.

Le théâtre peu fréquentable

« Voir les gens rigoler, ça fait plaisir », déclare Malakan radieux après la représentation. Propos partagés par les deux autres apprentis comédiens qui s'accordent même à reconnaître les bienfaits de cette expérience. « Le théâtre c'est strict. Il y a des règles, si tu ne les respectes pas ça bascule. Garder patience par exemple, respecter le public, c'est des règles de vie, finalement », déclare Midouche philosophe. « Ça m'a aidé à m'exprimer, je me suis rendu compte que j'étais capable de retenir des textes », reconnaît le dijonnais, Karine, l'éducatrice qui a encadré les jeunes sur la session, se réjouit de leur évolution : « Ils sont devenus plus proches et plus respectueux envers l'adulte. » Si le résultat semble faire l'unanimité, le parcours est loin de ressembler à une promenade de santé. Les trois mois de stage à raison de deux jours par semaine sont venus à bout de l'assiduité de certains. Les sept jeunes du départ ne seront plus que trois à l'arrivée. Ce qui s'explique en partie par la façon dont la session, pre-

mière du genre dans l'histoire du CER, a été envisagée par l'équipe éducative puis présentée aux adolescents. « Le théâtre, il faut oser se montrer, ce n'est pas évident pour tous », explique la directrice Sylvie Croisan. « C'est pourquoi, alors que toutes nos activités sont obligatoires, celle-ci ne l'était pas. » Or l'adhésion, tu ne l'as jamais », affirme Gérard Gallego, « ils vivent tout ce qui vient du CER comme imposé. » Ce flottement semble avoir été la brèche dans laquelle les jeunes se sont engouffrés. Alors ils ont résisté. Comme ils savent si bien le faire, leurs récits en témoignent. Fait aggravant, le théâtre est un inconnu peu fréquentable en territoire de cité et le metteur en scène restera exigeant. Dès lors, les séances seront émaillées de conflits et de clashes, le cadre étant toujours à reposer. « Ils m'ont perçu comme très autoritaire, me prenant pour un maton. Ils disent non aux directions d'acteur. Ils se confrontent en permanence aux figures d'autorité. Apprendre un texte les renvoie à l'école, la mise en scène au père, le fait que tu fasses travailler des gens dans ta compagnie, ils disent que tu te prends pour un boss. » Alors dans une relation qui semble se réduire à un rapport de force, il faut trouver des relais. Les deux comédiennes associées au projet ont permis d'arrondir les angles. Partenaires de scène, elles ont soutenu les apprentissages du jeu et du texte. Karine, l'éducatrice, s'est retrouvée engagée dans un rôle auprès d'eux. La perspective de jouer devant deux cents personnes a sans doute fédéré les énergies même si la dernière semaine a vu une montée en puissance de l'angoisse. Jusqu'au bout ils ont tenu. Jusqu'au bout, il se sont battus. Debout sur scène, ils se sont alors aperçus que c'était vrai, qu'ils pouvaient intéresser les gens. Certains ont regretté de ne pas être allés jusqu'au terme de l'aventure, d'autres d'en avoir fait si peu. Provoquer du désir, de l'envie... c'est le début... d'une mise en route. Une borne déjà derrière soi, sans avoir grillé la ligne blanche.



Depuis 1996, **Gérard Gallego** travaille à l'accès à la culture avec des personnes marginalisées, des détenus, des Rmistes, des sans-papiers, des jeunes en difficulté. Il a monté vingt et un projets d'abord avec le Théâtre de l'Imprévu, puis avec Instant Présent, sa nouvelle compagnie créée en 2005. Le projet avec le CER de Viarmes a reçu

le concours du fonds social européen et de la protection judiciaire de la jeunesse. Depuis de nombreuses années, l'Espace Daniel Sorano et la ville de Vincennes soutiennent son action. Ayant maintes fois sollicité la DRAC Ile-de-France (Direction régionale des affaires culturelles), celle-ci n'a jamais jusqu'à ce jour répondu présente.

Contact : Instant Présent. Tél. 06 98 57 90 97 - mail : instant.present@wanadoo.fr

Hervé Sovrano